



Philippe Borgeaud

Sara Petrella

Le singe de l'autre

Du sauvage américain

à l'histoire comparée des religions

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE

Éditions des Cendres

PHILIPPE BORGEAUD

✧ SARA PETRELLA

Le singe de l'autre

Du sauvage américain
à l'histoire comparée des religions

LA BIBLIOTHÈQUE DE GENÈVE
LES ÉDITIONS DES CENDRES

On est obligé d'avouer [...] qu'excepté les caractères de révélation que l'on reconnaît en quelques religions, elles conviennent toutes en plusieurs choses, ont mêmes principes et fondements dans l'esprit d'une bonne partie des hommes, s'accordent généralement en la thèse, tiennent même progrès et marchent de même pied. Un peuple est sur cet article le singe de l'autre¹.

La réflexion sur l'histoire de la recherche revêt une grande importance dans le domaine des sciences humaines. En se penchant sur leur préhistoire, elles découvrent comme un objet d'analyse de plus en plus nécessaire le très long récit d'une genèse dont les premiers épisodes se situent loin dans le temps, en deçà des Lumières, jusque dans l'Antiquité méditerranéenne et proche-orientale².

C'est ainsi que les modernes, au XVII^e siècle, découvrent l'histoire des religions en repensant le rapport entre la Bible et son environnement antique. Ils le font notamment en lisant Maïmonide (le grand penseur juif du XII^e s.), qui avait mis en évidence l'étape du « sabéisme », adoration des corps célestes, la religion du père d'Abraham³. Les thèses de Maïmonide seront diffusées par le grand humaniste protestant Gérard Vossius⁴. Dans le prolongement de son traité sur les religions païennes (le *De idolatria gentili*), Vossius publie en 1641 la traduction du livre de Maïmonide sur l'idolâtrie et le commentaire qu'en avait donné son fils Denys, un jeune savant prodigieusement précoce. Ce commentaire fait du culte des corps célestes la première forme de religion païenne. Denys Vossius se réfère pour cela à des textes bibliques, mais aussi, et même surtout, à des textes classiques : César, Lucien, Diodore sur les Égyptiens, Prodicus cité par Sextus Empiricus, Horapollon, et il n'hésite pas à prolonger en direction de l'Amérique, avec l'*Histoire naturelle et morale des Indes* du jésuite José de Acosta⁵.

Le fils Vossius, allant au-delà de ce que disait Maïmonide, fait suivre l'astrolâtrie de l'idolâtrie, laquelle trouve sa source dans le culte rendu aux morts, conformément à la vieille théorie évhémeriste⁶.

1. « Préface générale », *Cérémonies et coutumes religieuses*, Amsterdam, J. F. Bernard, 1723, p. n. n. § 2. En ce qui concerne l'histoire et l'histoire des religions, pensons à l'enseignement d'Arnaldo Momigliano ; l'étude du judaïsme et des religions antiques lui doit d'avoir pris conscience de ses fondements : cf. entre autres, et en français, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, La Découverte, 1979 ; *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983 ; *Contributions à l'histoire du judaïsme*, édition préparée et présentée par Silvia Berti, Nîmes, Éditions de l'Éclat, 2002. § 3. Moïse Maïmonide, *Le Guide des égarés*, III, 29. Cf. aussi son commentaire au traité de la Mishna sur l'idolâtrie, dans : *Le Livre de la connaissance*, traduit de l'hébreu et annoté par N. Nikiprowetsky et A. Zaoui, 3^e éd., Paris, PUF, Quadrige, 2004, p. 221-228. § 4. En 1641 Gérard Jean Vossius publie la première édition de son *De idolatria gentili* avec en appendice le *Mosis Maimonidae De idolatria liber*, accompagné d'une traduction latine et de commentaires dus à son fils Denys ; le *De idolatria* de Maïmonide, dans l'édition de Denys Vossius, est republié en un petit volume à Amsterdam en 1668 ; voir aussi, pour l'influence de Maïmonide sur les études bibliques : John Spencer, *De legibus Hebraeorum ritualibus et earum rationibus, libri tres*, Cambridge, 1685 ; cf. Francis Schmidt, « Des inepties tolérables. La raison des rites de John Spencer à W. Robertson Smith », *Archives de sciences sociales des religions*, 85 (1994), p. 121-136 ; Guy Stroumsa, « John Spencer and the Roots of Idolatry », *History of Religions*, 41 (2001), p. 1-23. § 5. José de Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, ed. Edmundo O'Gorman, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2006 (la première édition est de 1590) ; cf. livre 5, chap. 4, p. 252-253. § 6. Du nom d'Evhémère, qui écrivit à Alexandrie, au II^e s. avant notre ère, l'histoire

Que l'idolâtrie soit seconde, il le prouve en citant les auteurs anciens qui parlent d'un temps qui a précédé le culte des images : Lucien, Varron, Tacite, Hérodote, et enfin les Pères de l'Église, Clément, Eusèbe, qui relèvent que les premiers temples ont été élevés autour de tombeaux⁷.

Samuel Purchas était déjà entré, dans le premier quart du XVII^e siècle, dans cet atelier comparatiste, avec sa monumentale compilation de récits de voyageurs et de missionnaires qui servira de source essentielle jusqu'au XVIII^e siècle. Après avoir longuement parlé de la divinisation des mortels, et cité le texte de la Sagesse dans ses considérations sur l'idolâtrie, au début de son *Pèlerinage*, Purchas se référait à l'Égypte (et donc à Diodore, sa source essentielle avec les Pères de l'Église) pour affirmer ce qui suit :

Les Égyptiens furent les tout premiers à regarder et adorer les corps célestes ; et comme la température ne les obligeait pas à s'enfermer dans des maisons et que leur région ne connaît pas de nuages, ils observaient les mouvements et les éclipses des étoiles ; tandis qu'ils les observaient avec de plus en plus de curiosité, ils tombèrent dans leur culte. Après cela, ils inventèrent les formes monstrueuses de bêtes, qu'ils adorèrent. D'autres hommes se répandirent de par le monde en admirant les éléments, les cieux, le soleil, la terre, la mer, et leur vouèrent un culte sans images ni temples, et leur sacrifiaient *sub dio*, jusqu'à ce qu'avec le temps ils élevèrent des temples et des images à leurs plus puissants rois, et ordonnèrent pour eux des sacrifices et de l'encens. S'égarant ainsi loin de la connaissance du vrai dieu, ils devinrent des païens (des gentils). Ainsi le rapporte Lactance. Et il est hautement probable qu'ils accomplirent cela pour leurs rois, soit « pour les flatter, soit par crainte de leur pouvoir, soit à cause des bienfaits qu'ils en recevaient, ceci (la foi, ou la fidélité, selon Plin 34, 4) étant la plus ancienne forme de reconnaissance, de mettre leurs bienfaiteurs au rang des dieux⁸.

L'Antiquité classique et les Pères de l'Église constituent ainsi un répertoire de motifs et d'outils conceptuels destinés à expliquer les causes de l'idolâtrie, à interpréter, à comprendre et (ou) à condamner les pratiques et les croyances des hérétiques, ou des habitants d'Amérique ou de Chine.

Le concept moderne de religion se constitue à partir de la fin du XVI^e siècle, comme l'ont bien expliqué Guy Stroumsa et quelques autres⁹. Mais en un premier temps, la plupart des entités qui, dans ce contexte, finiront par être construites comme des « religions » vont encore se trouver noyées dans une catégorie bien plus générale, héritée des Pères de l'Église, celle du paganisme ou de l'idolâtrie.

On a observé depuis quelque temps que l'histoire de l'idolâtrie se développe comme une sorte de « genre historique » en soi, suivant à la trace la diffusion des peuples après le Déluge, jusqu'à la constitution des diverses formes d'idolâtrie, à partir de la religion naturelle, de la déification

fabuleuse d'un voyage dans les mers du Sud où le narrateur découvre sur une île (Panchaia) une stèle rapportant les hauts faits qui ont valu à Ouranos, puis à Zeus et aux Olympiens, d'être divinisés. Cf. Ph. Borgeaud, « Les îles et l'histoire. À propos du livre V de la Bibliothèque historique de Diodore de Sicile », dans Daniel Barbu, Nicolas Meylan et Youri Volokhine, *Mondes clos. Les îles*, Gollion, Infolio, 2015, p. 151-154. On connaît ce roman par ce qu'en rapportent Diodore, Cicéron et Lactance. ¶ 7. *R. Mosis Maimonida De idolatria liber cum interpretatione Latina, et notis, Dionysii Vossii*, Amsterdam, 1668, p. 4-7.

¶ 8. Purchas *His Pilgrimage, or Relations of the World and the Religions Observed in All Ages and Places Discovered, from the Creation unto this Present*, 1613 ; il renvoie alors à Bullinger, *De origine erroris*, lib. 1, ca. 9. ¶ 9. Guy Stroumsa, *A New Science. The Discovery of Religion in the Age of Reason*, Harvard University Press, 2010.

évhémériste des humains, ou de l'imposture des prêtres. On peut désigner le traité *Sur les dieux syriens* (*De Diis Syris*) de John Selden (1617), le *De theologia gentili* de Gerard Vossius (1641) et la *Geographia sacra* (1646) de Samuel Bochart comme les trois textes clés de cette tradition¹⁰.

Herbert de Cherbury, dans son livre sur *La Religion des gentils et les causes de leurs erreurs*, propose un parcours de l'idolâtrie fortement inspiré de celui de Vossius, du culte du soleil, de la lune, des astres et des constellations à celui des quatre éléments, et enfin des héros et des dieux. Alors que partout règne l'évidence (déiste) d'un Dieu unique et suprême, dit-il,

Voici que la race habile des prêtres est venue s'en mêler, elle qui considère qu'il ne suffit pas qu'un seul et si grand Dieu soit établi dans cet univers ; elle estime de son propre chef qu'il faut ajouter des dieux à cette divinité suprême¹¹.

Le prêtre évhémérisant, ici, a remplacé le diable. Le XVII^e siècle est en effet celui de la disparition du diable, ou au moins de sa mise à l'écart (ou de son rappel à l'ordre). La mise à l'écart du diable va susciter des travaux annonçant l'histoire comparée des religions. Au seuil de sa vieillesse, le ministre protestant Balthazar Bekker, émule de Descartes (selon Paul Hazard), décida de suivre exclusivement l'Écriture et la raison, la raison sur les points où l'Écriture se tait. Il confirmait ainsi son appartenance au noble cénacle des protestants « illuminés », bien représenté en Hollande à la fin du XVII^e siècle. *Le Monde enchanté* de Balthazar Bekker est publié d'abord en 1691, en néerlandais. Tôt traduit en français, il est centré sur l'examen des pouvoirs prétendus du diable, l'enchantement par excellence, le maître des sortilèges et de la magie. Opposé au sentiment commun que l'on a du diable et de sa puissance, Bekker veut faire le ménage, il veut nous débarrasser du diable, du préjugé de son pouvoir, il va le précipiter définitivement au fond du Tartare, pour laisser à Dieu l'entier d'un monde désenchanté.

Mais cela nous vaut, précisément, un fascinant examen de la magie et des sortilèges. Et surtout un immense parcours dans ce que nous appellerions, aujourd'hui, les polythéismes. Bekker commence son enquête en examinant « tout ce qu'il y a de païen dans le monde ». Puis il se tourne vers le judaïsme et le mahométisme, avant d'aborder en terre chrétienne, distinguant ce qui précède le papisme, ce qui se passe sous le papisme, et ce qui advient après le papisme¹².

Dans l'inventaire qu'il dresse des démons, des esprits, des héros, des dieux et des demi-dieux de l'Europe païenne (antique et moderne), il met en garde contre une fallacieuse explication chrétienne : si l'on disait à un Lapon que ses dieux sont des diables, il serait bien en peine de comprendre, n'ayant pas la moindre idée de ce que représente, pour nous, le diable.

¶ 10. Dmitri Levitin, « From Sacred History to the History of Religion : Paganism, Judaism, and Christianity in European Historiography from Reformation to "Enlightenment" », *The Historical Journal*, vol. 55, n° 4 (December 2012), p. 1117-1160, ici p. 1132. Cf. Jonathan Sheehan, « Sacred and Profane : Idolatry, Antiquarianism and the Polemics of Distinction in the Seventeenth Century », *Past & Present*, 192 (Aug. 2006), p. 35-66 ; Peter N. Miller, « Taking Paganism Seriously : Anthropology and Antiquarianism in Early Seventeenth-Century Histories of Religion », *Archiv für Religionsgeschichte*, 3 (2001), p. 183-209.

¶ 11. « Quum Dei summi attributa supra allata inter Gentiles recepta essent, callidum (puto) irrepsit sacerdotum genus, qui haut satis habentes unum tantum in hac rerum universitate constitui Deum, e re sua esse putaverant, ut alios huic summo Numini adjungerent Deos » (Herbert de Cherbury, *De religione gentilium errorumque apud eos causis*, Amsterdam, 1663, p. 168).

¶ 12. Sur Bekker, cf. Paul Hazard, *La Crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1961, Le Livre de poche, 2009, p. 162-164 ; Jonathan Israel, « The Death of the Devil », dans *id.*, *Radical Enlightenment, Philosophy and the Making of Modernity 1650-1750*, Oxford, Oxford University Press, 2003, p. 375-405.

1. *Mœurs des sauvages américains...*, Paris, 1724, t. I, page de titre.

En évacuant le diable, Bekker veut se mettre en état de comprendre la logique qui préside à la formation des croyances. Cette logique est partout la même, selon lui, toutes les figures païennes sont expliquées par le désir « d'honorer un seul objet comme divinité suprême, et de lui associer pourtant des esprits¹³ ». Les sortilèges des païens sont ramenés à la même source. Rien de diabolique dans tout cela ; pour l'expliquer il suffit d'y voir le résultat de pas mal de sottise, et aussi de quelques manipulations de prêtres. Ce qui vaut pour nous vaut aussi pour l'Asie, l'Inde, le Japon, l'Afrique ainsi que l'Amérique. En attaquant le diable, relève Bekker, en faisant l'économie du démon, on risque de passer pour un athée. Comme s'il y avait deux dieux en Dieu, l'un bon, l'autre mauvais. Ceux qui ont cette pensée, ajoute-t-il, mériteraient d'être appelés dithéistes, comme il y eut autrefois des trithéistes : « Si l'on a envie de me donner aussi un nouveau nom, par rapport à mes sentiments, je consens volontiers qu'on m'appelle monothéiste... » La mythologie savante et ses références bibliques se retirent peu à peu pour laisser place à une psychologie construite sur l'idée d'une mentalité primitive avant la lettre, les étrangetés des croyances étant expliquées par les dérives et les extravagances d'un esprit encore infantin. Le meilleur représentant de cette nouvelle version des origines sera évidemment Fontenelle, dont l'essai sur *L'Origine des fables*, prononcé comme conférence en 1684, paraît finalement en 1724, de manière contemporaine aux *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* du Père Lafitau¹⁴, et quasi contemporaine des deux premiers volumes des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* de Jean-Frédéric Bernard et Bernard Picart.

C'est sur ce moment, et sur une province très précise de la république des lettres, que nous allons fixer notre attention.

Ouvrons simultanément les deux tomes de l'édition in-quarto des *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* du Père jésuite Joseph François Lafitau (Paris, 1724) (ill. 1) et les deux premiers tomes parus des monumentales *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, édités par Bernard à Amsterdam en 1723 (ill. 2).

À l'époque de leur conception, certains représentants de la république des lettres (que l'on qualifierait volontiers de « libertins ») désiraient, sans y parvenir, débarrasser les consciences de toute superstition pour promouvoir un regard libre sur le monde, un regard dégagé de la croyance, qui annonce de près les Lumières et, de plus loin, le développement de la sécularisation (au XIX^e siècle).

Des deux ouvrages que nous aborderons, celui édité par Bernard illustre admirablement ce désir.

¶ 13. Balthazar Bekker, *Le Monde enchanté, ou examen des communs sentiments touchant les esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations*, Amsterdam, Pierre Rotterdam, 1694, p. 90.

¶ 14. Les normes de modernisation de la langue nous ont conduits à translittérer l'expression originale « sauvages américains » par *sauvages américains*.

M Œ U R S
DES SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPAREES AUX MŒURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, de la Compagnie de Jesus.

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME PREMIER.



A PARIS,

SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, près la rue
Pavée, à la Fleur de Lys.

Chez { CHARLES ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée
du Quay des Augustins, à la descente du Pont S. Michel,
au Phoenix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

CEREMONIES
E T
COUTUMES
RELIGIEUSES
D E S
PEUPLES IDOLATRES

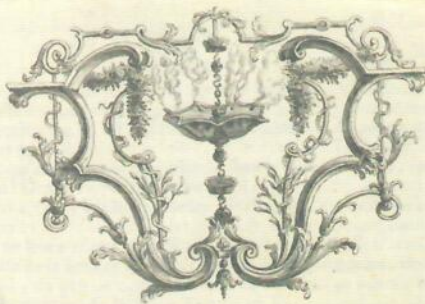
*Représentées par des Figures dessinées
de la main de*

BERNARD PICART:

Avec une Explication Historique, & quelques
Dissertations curieuses.

TOME PREMIER,
PREMIERE PARTIE;

*Qui contient les Cérémonies Religieuses des Peuples des
Indes Occidentales.*



A A M S T E R D A M ,
Chez J. F. B E R N A R D ,
M. D C C. X X X V.

2. Cérémonies et coutumes
religieuses des peuples
idolâtres, t. I, Amsterdam,
1735 [1^{re} éd. : 1723],
page de titre.

Il y eut bien sûr des résistances immédiates, des réactions. Certains abbés, nous le verrons, n'hésitèrent pas à republier sous leur nom un livre jugé dangereux, en le purgeant de ses envolées trop critiques. Par ailleurs, des savants plus honnêtes, dans le sillage de la Contre-Réforme, contribuèrent à d'autres tentatives de sauvetage par des travaux certes pieux, mais originaux et féconds. Nous allons rencontrer un bel exemple de cette alliance entre curiosité érudite et souci missionnaire dans le « système » construit par le Père Lafitau.

Ces deux postures, confrontées et comparées, sont encore et toujours d'une brûlante actualité. Le débat européen d'aujourd'hui sur la laïcité peut être considéré comme l'aboutissement d'un processus dont ces deux écrits de la première moitié du XVIII^e siècle, dans leur irrésoluble contradiction, représentent une étape essentielle, fondatrice.

Au terme (pour nous, aujourd'hui) du mouvement qui s'engage alors, et qu'on peut qualifier de dialectique, la volonté de purification, de dégagement des héritages pesants, est toujours présente, mais elle apparaît de plus en plus (au niveau de la recherche historique et anthropologique) comme une exigence de mise en sourdine de notre propre point de vue, quel qu'il soit (libertin ou pieux), pour entrer en négociation postcoloniale avec d'autres points de vue, ceux de cultures différentes, proches ou lointaines, sans attribuer une quelconque supériorité à l'un ou l'autre de ces points de vue. Relativisme et comparaison, ou plus précisément perspectivisme¹⁵, semblent sur le point (chez nous) de devenir une norme.

Cette posture de renoncement à toute prétention universelle (ce nouveau scepticisme) accompagne une conscience de plus en plus aiguë de la possibilité, malgré tout, d'approcher l'altérité, de la comprendre et, fût-ce approximativement, de la traduire¹⁶. Ce nouvel humanisme émerge toutefois, comme on le constate de manière évidente, au moment où éclatent de tous côtés de multiples violences identitaires et revendications brutales, au nom, très souvent, de vérités révélées.

Le destin des droits de l'homme (une invention des Lumières) reste donc parallèle à celui des religions.

C'est dans ce rapport contradictoire, précisément, que réside l'intérêt et l'actualité du moment que nous allons aborder, à travers ces deux ouvrages dont la Bibliothèque de Genève conserve de précieuses éditions et sur lesquels historiens et anthropologues se penchent avec une attention toute particulière depuis quelque temps déjà¹⁷.

Nous considérerons d'abord les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (deux volumes, 1724), œuvre du Père jésuite Joseph François Lafitau. Ensuite, nous nous pencherons sur les *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, œuvre conjointe de l'auteur-

¶ 15. Le perspectivisme est un outil forgé par l'ethnologue Eduardo Viveiros de Castro, « Os pronomes cosmológicos e o perspectivismo ameríndio », *Mana*, 2 (1996), p. 115-144, auquel renvoie Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005, p. 196. ¶ 16. Cf. Philippe Descola, *op. cit.*, surtout p. 183-340 ; Geoffrey Lloyd, *Being, Humanity, and Understanding*, Oxford, Oxford University Press, 2012 ; Jean François Billeter, *Trois essais sur la traduction*, Paris, Allia, 2014. ¶ 17. Pour Lafitau, entre autres : William N. Fenton et Elizabeth L. Moore, « J.-F. Lafitau (1681-1746), Precursor of Scientific Anthropology », *Southwestern Journal of Anthropology*, 25/2 (1969), p. 173-187 ; *Customs of the American Indians...*, publ. par W. N. Fenton et E. L. Moore, Toronto, 1974, 2 vol., en particulier l'introduction, p. XIX-CXIX ; Pierre Vidal-Naquet, « Les jeunes. Le cru, l'enfant grec et le cuit », *Faire de l'histoire*, t. 3 : *Nouveaux objets*, sous la dir. de Jacques le Goff et Pierre Nora, Paris, Gallimard, 1974, p. 137-168 ; William N. Fenton et Elizabeth L. Moore, « Lafitau et la pensée ethnologique de son temps », *Études littéraires*, 10/1-2, 1977, p. 19-47 ; Michel de Certeau, « Histoire et anthropologie chez Lafitau », *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique XVI^e-XVIII^e siècle*, textes rassemblés et présentés par Claude Blanckaert, Paris, Cerf, 1985, p. 63-89 (repris dans : *id.*, *Le lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Paris, Gallimard, Seuil, 2005, p. 89-111) ; Michèle Duchet, *Le Partage des savoirs. Discours historique et discours ethnologique*, Paris, La Découverte, 1985 (chap. 1) ; Jean-Louis Fischer, « Lafitau et l'acéphale : une preuve « tératologique » du monogénisme », *Naissance de l'ethnologie ? op. cit.*, p. 91-105 ; Anthony Pagden, *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1987 (chap. VIII) ; Andreas Motsch, *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, Sillery, Septentrion, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001 ; Carl F. Starkloff, *Common Testimony : Ethnology and Theology in the Customs of Joseph Lafitau*, St Louis, Institute of Jesuit Sources, 2002 ; Jean-Michel Racault, *Nulle part et ses environs : Voyage aux confins de l'utopie littéraire classique (1657-1802)*, Paris, Presses

3. *Mœurs*, t. I, 1724,
frontispice signé
J. B. Scotin.

compilateur-éditeur Bernard et du graveur Picart (sept volumes, plus deux suppléments, 1723-1743).

Ces deux ouvrages aux approches opposées sont ornés de frontispices célèbres.

Dans les *Mœurs*, l'Histoire en personne invite le lecteur à entrer dans la *vision* de Lafitau (ill. 3). Celui-ci a pour intention (catholique) de prouver, à l'occasion d'une réflexion sur le peuplement de l'Amérique, l'origine adamique de toutes les croyances et pratiques religieuses de l'humanité. La mémoire d'une vérité universelle serait inscrite dans la diversité apparente de ses manifestations.

Dans les *Cérémonies*, en revanche, toutes les religions semblent mises au même niveau (ill. 4). L'intention de Bernard (protestante et déiste) est de montrer l'universalité de la superstition ; elle ne serait pas le produit dérivé, dégradé, d'une lointaine vérité commune et oubliée, mais bien plutôt le résultat d'un dysfonctionnement naturel, explicable partout et à toutes les époques par le désir de poser des intermédiaires entre le divin et l'humain.

de l'université de Paris-Sorbonne, 2003 (chap. III, 1^{re} partie : « Homère aux Amériques : Le P. Lafitau ou l'Antiquité ensauvagée ») ; Julie Boch, « L'Occident au miroir des sauvages : figures du païen chez Fontenelle et Lafitau », *Tangence*, 72 (2003), p. 75-91 (accessible : <http://www.erudit.org/revue/tce/2003/v1/n72/009093ar.h>) ; Philippe Borgeaud, *Aux origines de l'histoire des religions*, Paris, Seuil, 2004, p. 198-200 ; Michèle Duchet, « Discours ethnologique et discours historique : le texte de Lafitau », *Id., Essais d'anthropologie : espace, langues, histoire*, Paris, PUF, 2005, p. 289-305 ; David Allen Harvey, « Living Antiquity : Lafitau's *Mœurs des sauvages américains* and the Religious Roots of the Enlightenment Science of Man », *The Western Society for French History*, 36 (2008), p. 75-92 ; Adrien Paschoud, « De la représentation de l'origine à la défense de la foi. L'usage des gravures dans les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (1724) de Joseph-François Lafitau », *La Chair et le Verbe. Les Jésuites de France au XVII^e siècle et l'image*, Édith Flamarion (dir.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2008, p. 75-89 ; Georges Tissot, « Une histoire théologique des religions : Joseph-François Lafitau », Andreas Motsch et Grégoire Holtz, *Éditer la Nouvelle-France*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 2011, p. 47-63. Pour Bernard et Picart : Danièle Pregardien, « L'iconographie des *Cérémonies et coutumes* de B. Picart », *L'Homme des Lumières à la découverte de l'Autre*, éd. D. Droixhe et Pol. P. Gossiaux, Bruxelles, Éditions de l'université de Bruxelles, 1985, p. 183-190 ; Margaret Jacob,

« Bernard Picart and the Turn to Modernity », *De Achttiende eeuw*, 37 (2005), p. 1-16 ; Silvia Berti, « Bernard Picart e Jean-Frédéric Bernard, dalla religione riformata al deismo. Un incontro con il mondo ebraico nell'Amsterdam del primo Settecento », *Revista storica italiana*, 117 (2005), p. 974-1001 (repris dans Silvia Berti, *Anticristianesimo e libertà. Studi sull'illuminismo radicale europeo*, Naples, Società Editrice Il Mulino, 2012, p. 235-257) ; *id.*, « Ancora su Bernard Picart. Alcune sue importanti opere ritrovate », *Revista storica italiana*, 119 (2007), p. 818-834 ; Paola von Wyss-Giacosa, *Religionsbilder der frühen Aufklärung. Bernard Picarts Tafeln für die Cérémonies et Coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, Wabern bei Bern, Benteli, 2006 ; Lynn Hunt, Margaret Jacob et Wijnand Mijnhardt, *The Book That Changed Europe. Picart and Bernard's Religious Ceremonies of the World*, New York, Belknap Press, 2010 ; *Bernard Picart and the First Global Vision of Religion*, éd. Lynn Hunt, Margaret Jacob et Wijnand Mijnhardt, Los Angeles, Getty Publications, 2010 ; Rolando Minuti, « Comparativismo e idolatria orientali nelle *Cérémonies religieuses* di Bernard e Picart », *Rivista storica italiana*, 120.3 (2009), p. 1028-1072 ; Philippe Borgeaud, *L'Histoire des religions*, Gollion, Infolio, 2013, p. 98-105 ; Giovanni Tarantino, « The Uses of 'Conformité/Conformity' in Bernard and Picart's *Cérémonies* », *Through Your Eyes : The Reception of the Religious Other in Intercultural Exchange (17th-18th centuries)*, éd. G. Tarantino et G. Marocchi, Leiden, Brill, 2016.